

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Molière, la vie mondaine et la solitude

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 114-128

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Molière

la vie mondaine et la solitude

Il y a eu 300 ans le 17 février que Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, s'éteignait à l'âge de 51 ans, usé par un labeur écrasant d'auteur, acteur, metteur en scène, régisseur et chef de troupe, et miné depuis longtemps par la phthisie.

Présenter globalement dans cette revue une œuvre aussi vaste et aussi diverse que celle de Molière ne serait pas d'un grand intérêt. Pour nous associer cependant à la célébration de ce tricentenaire, nous essaierons plus modestement, et peut-être plus utilement, de nous attacher à un seul thème, qui est d'ailleurs toujours actuel.

On sait que peu de siècles ont accordé autant d'importance que le XVII^e à la vie mondaine et aux relations sociales. Ils suffit de lire les lettres de M^{me} de Sévigné pour se rendre compte à quel point les gens de la bonne société vivent à cette époque quotidiennement les uns chez les autres : il n'y a pas de jour, semble-t-il, où l'on ne rende ou reçoive quantité de visites.

Mais n'allons pas chercher nos exemples ailleurs que chez Molière lui-même. Au début de la *Critique de l'école des femmes* (il doit être 5 ou 6 heures du soir), la jeune Elise n'a encore vu personne ce jour-là lorsqu'arrive sa cousine Uranie, laquelle est fort étonnée de trouver un salon désert.

Uranie Quoi, cousine, personne ne t'est venu rendre visite ?

Elise Personne du monde.

Uranie Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

Elise Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume.¹

¹ *Critique de l'école des femmes*, scène 1.

Que les deux cousines se rassurent : arriveront en effet successivement Climène la précieuse, puis le Marquis, suivi par le chevalier Dorante, et enfin le pédant monsieur Lysidas. On aura ainsi retrouvé la continuité des jours habituels, et l'on pourra finir par souper tous ensemble.

Ne voyons pas là une simple convention théâtrale qui arrangerait artificiellement la rencontre de tout ce monde pour les besoins de la comédie ; l'étonnement des deux jeunes femmes nous en est garant, ainsi que tant d'autres témoignages.²

Dans ces réunions mondaines, la conversation pour la conversation est le plaisir de choix. On l'avait cultivée jusqu'à en faire une véritable œuvre d'art.³ On y ajoutait l'agrément de la musique, de la danse et, bien sûr, de la table.

Mais lors même qu'on ne se rendait pas visite, c'est en commun toujours que l'on prenait les divertissements les plus goûtés, surtout le théâtre, concurrencé par l'opéra dans le dernier quart du siècle, et aussi, ne l'oublions pas, les sermons : les prédicateurs à la mode faisaient « église comble » comme faisaient salle comble les vedettes du spectacle, et pour le même public mondain.⁴

Cette vie mondaine n'était pas universellement approuvée. Beaucoup n'y voyaient que dissipation, frivolité, attachement aux plaisirs de la terre, oubli de Dieu et occasion de péché. On estimait que calomnie et médisance alimentaient trop bien les conversations (« bien souvent le prochain en a sa bonne part », *Tartuffe*, vers 156)⁵ et surtout que c'était un excellent terrain pour l'éclosion d'amours coupables. Et de dauber

² Pour rester dans l'œuvre de Molière, la maison de Célimène est également un lieu où se rencontrent le même jour une bonne demi-douzaine de personnes du grand monde.

³ Un art de l'improvisation évidemment ; on connaît les beaux esprits qui se livrent au jeu de l'impromptu en vers, mais tous ceux qui participent à la conversation font de leurs interventions autant d'impromptus en prose. De là vient par exemple le charme particulier de tant de lettres de M^{me} de Sévigné : si elle fait œuvre d'art en écrivant comme elle parle, c'est parce que précisément sa conversation était une œuvre d'art.

⁴ Cette société, livrée tout entière à l'oisiveté, avait remarquablement résolu le problème des loisirs.

⁵ Cf. d'autre part la scène des portraits dans le *Misanthrope*.

alors sur la littérature qui exalte la passion, sur les troubles délices de la danse, sur les toilettes provocantes, sur tout le cadre enfin mis au service de l'unique plaisir, de la poursuite amoureuse et de l'ambition mondaine. La morale chrétienne, estimaient de nombreux esprits qui n'étaient pas tous mesquins, n'y trouvait pas son compte et en était blessée.

Lorsqu'en 1658 Molière, après treize ans de tournée en province, revient à Paris pour y entamer sa brève et brillante carrière, le problème allait être posé dans les plus hautes sphères de la société, puisqu'il diviserait la cour. Louis XIV n'était plus sous tutelle et la mort de Mazarin allait en 1661 lui donner l'occasion de s'affirmer comme le seul maître. Or le jeune roi, de tempérament voluptueux, avide à la fois de gloire et de plaisirs, à la veille d'afficher aux yeux de la cour, de la France et de toute l'Europe le scandale de ses maîtresses, entendait donner à son règne l'éclat d'une fête perpétuelle.

Il avait à compter cependant avec des résistances tenaces. Sa mère d'abord (qui mourra en 1666) et autour d'elle tout ce qu'il y avait à la cour de personnes dévotes ; feu la Compagnie du Saint-Sacrement ensuite, interdite officiellement mais qui n'en continuait pas moins ses activités secrètes ; tout un courant également de christianisme très authentique, plus ou moins issu du Concile de Trente, et dont l'influence était grande ; sans oublier enfin un autre courant, d'extrême rigorisme moral celui-là, dont le jansénisme est l'aspect le plus connu.

Tous ces milieux s'inquiétaient fort de voir le nouveau règne s'engager sur une voie où le plaisir prenait figure de raison de vivre. C'est pour tenter, semble-t-il, de retenir le roi, et avec lui la cour et la ville, sur ce chemin glissant qu'en 1659 on fait revenir de Metz le jeune abbé Bossuet : on destine secrètement ce brillant prédicateur à prendre sur la cour l'ascendant que son zèle et son éloquence ne sauraient, espère-t-on, manquer de lui valoir. Bossuet fait donc son entrée à la cour en 1662, avec le grand *Carême du Louvre*. Le résultat n'en fut pas celui qu'on escomptait : le roi, choqué des remontrances trop vigoureuses et des allusions trop explicites du prédicateur, ne suivit que les premières instructions. Bossuet avait voulu frapper un grand coup : il y était allé trop fort et la cour continuera comme devant sa course aux plaisirs. Or, à la fin de cette même année 1662, Molière, sûr de l'approbation royale, lançait sa première bombe avec *l'Ecole des femmes*.

Mais il faut reprendre les choses de plus loin et considérer le théâtre de Molière depuis ses débuts.

Dans ses premières œuvres, le problème de la vie mondaine coïncide avec celui de la condition sociale de la femme. La comédie traditionnelle, farce italienne aussi bien que française, avait depuis toujours exploité le thème des ruses employées par la femme pour bernier un mari despotique et jaloux qui la réduisait au rôle de servante et la tenait cloîtrée dans son ménage. C'est le canevas de la *Jalousie du Barbouillé*⁶.

Mais très vite Molière, sans renoncer à un thème dont plusieurs siècles de rire avaient éprouvé la valeur comique, portera le débat sur un terrain plus actuel et plus précis.

On sait que la préciosité, au-delà des manifestations souvent grotesques d'un baroque exacerbé, n'était au fond qu'un mouvement de libération de la femme. Certes, dans les *Précieuses ridicules* (1659), Molière fustige comme il convient la sottise de ses deux « pecques provinciales ». Cependant le Gorgibus qu'il leur oppose, père de l'une et oncle de l'autre, n'y gagne rien en sympathie : c'est toujours l'homme-despote disposant arbitrairement du destin de la femme : « Je veux être maître absolu ; ... ou vous serez mariées avant qu'il soit peu, ou vous serez religieuses » (scène 4). Et c'est vrai que le bonhomme Gorgibus est terriblement terre-à-terre : encore que l'on puisse se moquer des formules alambiquées que sa nièce emploie pour nous le dire⁷, il n'en reste pas moins qu'elle a raison pour le fond. N'en déplaît à Gorgibus, à côté du mariage qui fait passer la femme, éternelle mineure, de la tutelle du père à celle du mari, il y a bel et bien place pour autre chose que le concubinage⁸ : il y a la liberté d'une femme qui réclame d'être traitée comme une personne humaine à part entière.

Cet aspect des *Précieuses* ne frappe pas immédiatement, mais Molière précisera sa position dans les comédies suivantes, et dès *Sganarelle ou le cocu imaginaire* (1660), nous retrouvons un autre Gorgibus (dans le fond, c'est le même) opposé à sa fille :

*Que marmottez-vous là, petite impertinente ?
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu ?
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu ?*

⁶ On sait que la majorité des historiens de la littérature tient aujourd'hui cette farce pour authentique.

⁷ « Mon Dieu, ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière ! que son intelligence est épaisse et qu'il fait sombre dans son âme ! » (scène 5)

⁸ « La belle galanterie que la leur ! Quoi ! débiter d'abord par le mariage ? » s'exclame Madelon en parlant des prétendants auxquels son père les destine. Réplique de Gorgibus : « Et par où veux-tu qu'ils débiterent ? par le concubinage ? » (scène 4)

*Et par sottes raisons, votre jeune cervelle
Voudrait régler ici la raison paternelle ?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi ?* (vers 2-7)

Le Gorgibus des *Précieuses* incriminait la littérature de l'époque : « Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables ! » (scène 17). Celui du *Cocu imaginaire* a gardé les mêmes cibles :

*Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans,* (vers 27-28)

Mais cette fois-ci la comédie lui donnera tort et la jeune Célie épousera non le riche barbon choisi par son père, mais le charmant Lélié qu'elle a choisi elle-même ; les romans lui ont fait prendre conscience de sa personnalité, et la comédie apporte son aveu à cette émancipation.

Ce thème, dans le *Cocu imaginaire*, n'était encore qu'esquissé en marge de l'action principale. Molière va le mettre au premier plan dans *l'Ecole des maris*.

On connaît le canevas de ces trois actes délicieux. Un veuf, à l'heure de sa mort, a confié ses deux petites filles, Léonor et Isabelle, à deux frères, ses amis, tous deux célibataires. L'un, Ariste le bien nommé⁹, élève sa pupille avec douceur, d'une manière très libérale, tandis que l'autre, le rigide Sganarelle, tient la sienne à l'écart de la société et de ses plaisirs qu'il juge nocifs, « toujours dans une chambre à ne point voir le monde » (vers 76).

Chacun a bien conscience de ce qu'il fait. Ariste est lucidement tolérant :

*J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies,* (vers 187-188)

tandis que Sganarelle croit à l'efficacité des anciennes méthodes :

*Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir,* (vers 119-122)

⁹ Son nom signifie « l'excellent ».

Le divertissement du tricot a peut-être des charmes insoupçonnés ; ce n'est pas à eux cependant que pense Ariste en morigénant Sganarelle : « Hé ! laissez-les, mon frère, aller se divertir » (vers 90).

Une fois encore la comédie va rendre son verdict. Sganarelle, qui élève très strictement sa pupille parce qu'il a décidé d'en faire sa femme et entend qu'elle lui reste fidèle (« Je ne veux pas porter de cornes, si je puis », vers 126), se la verra souffler sous le nez par le premier petit blondin venu, tandis que le sage Ariste, en récompense de son éducation « permissive », obtiendra sans même l'avoir cherché le cœur de Léonor.

Faisons le point en apportant quelques précisions. Quoi que puissent faire penser les *Précieuses ridicules*, Molière prend résolument parti pour une accession de la femme à un statut de liberté égal à celui de l'homme. Il croit avec une totale confiance à la valeur éducative de la vie mondaine, de ses arts et de ses divertissements, considérant comme innocents et sans danger les plaisirs qu'on y cultive. Il croit à la liberté de la femme comme condition et même source de sa vertu :

... Les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles :
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.¹⁰ (vers 167-170)

C'est là une position résolument moderne, et Molière souligne que les méthodes contraires sont celles des vieux âges ; il fait proclamer à Sganarelle sa volonté de se conduire en tout « ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux » (vers 76).

Quant au thème de la solitude, il n'est pour l'instant évoqué que sous deux aspects : la claustration et, en de rapides allusions, la campagne et la province. " Il s'étoffera plus tard, mais il faut auparavant suivre Molière sur le nouveau terrain où il s'engage avec l'Eco/e *des femmes*.

¹⁰ C'est moi qui souligne le mot *honneur*. On sent que Rabelais n'est pas loin : rappelons-nous l'Abbaye de Thélème : « En leur règle n'était que cette clause : FAIS CE QUE VOUDRAS, parce que gens libères, bien nés, conversant en *compagnies honnêtes*, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux et retire de vice, lequel ils nommaient *honneur* » (Garg., chap. 57). On remarquera, chez Rabelais comme chez Molière, l'importance accordée au milieu social pour cette éducation par le sens de l'honneur.

¹¹ C'est ainsi que Sganarelle, pour soustraire Isabelle à l'influence du monde, la tient souvent à l'écart de Paris (Ecole des Maris, vers 261-262) et affectionne lui-même le séjour des champs « où les sottises du temps ne blessent pas [ses] yeux » (vers 277-278).

Nous avons dit en quelle suspicion toute une partie de l'opinion catholique tenait la vie mondaine, ses divertissements et ses fêtes. C'est à ces attardés de la morale traditionnelle que Molière, fort de ses succès précédents, va maintenant s'en prendre.

En effet, la grande nouveauté de *l'Ecole des femmes*, du point de vue qui nous intéresse, est l'introduction de la religion comme élément essentiel du problème. La forme d'éducation que Molière a fustigée dans ses précédentes comédies est explicitement donnée comme le type de l'éducation chrétienne.

Arnolphe, tuteur d'Agnès dont il veut faire sa femme, expose son idéal :

*Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer,* (vers 101-102)

« Prier Dieu » à côté de « coudre et filer », voilà qui est nouveau, si l'on excepte une brève et anodine allusion, dans le *Cocu imaginaire*, à des livres de morale chrétienne opposés aux romans.¹² Dès l'âge de quatre ans d'ailleurs, la petite fille a été confiée à des religieuses « dans un petit couvent, loin de toute pratique » (vers 135).

Mieux encore. Pour la maintenir dans son devoir, Arnolphe la bourre de sermons, grotesques à coup sûr, mais où les contemporains reconnaissent aisément une parodie des manuels de morale chrétienne en vigueur depuis plusieurs générations. L'accent est mis, comme on s'y attend, sur les périls de l'amour et les dangers que la fréquentation du monde fait courir à la vertu. Agnès s'étant laissée, en l'absence de son tuteur, courtiser et quelque peu cajoler par le jeune Horace, Arnolphe la reprend en ces termes :

*Arnolphe Mais enfin apprenez [...]
Que se laisser [...]
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.*

Agnès Un péché, dites-vous ? Et la raison, de grâce ?

*Arnolphe La raison ? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le Ciel est courroucé.*

*Agnès Courroucé ? Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?
C'est une chose, hélas, si plaisante et si douce,* (vers 595-604)

¹² Cf. vers 30-40.

Craignant de n'avoir pas suffisamment insisté, Arnolphe reprend la conversation dans une scène suivante, se félicitant d'être intervenu à temps pour éviter à sa pupille la damnation éternelle :

*Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition, (vers 649-650)*

Et d'évoquer pour la pauvre Agnès, toujours sur le mode burlesque, les peines de l'enfer, ces

*... chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes, (vers 727-728)*

l'avertissant que si elle ne se reprend, elle s'en ira un jour

*... vrai partage du diable
Bouillir dans les enfers à toute éternité, (vers 736-737)*

A quoi la petite Agnès opposera tranquillement le démenti de l'instinct. On vient de la voir s'étonner candidement que le Ciel se courrouce d'« une chose si plaisante et si douce », et lorsque, s'étant enfuie de nuit avec son Horace, elle est rattrapée par Arnolphe et subit la violence de ses reproches, elle répond calmement : « Je n'entends point de mal à tout ce que j'ai fait » (vers 1507). Quand on lui dit qu'il fallait « chasser cet amoureux désir », elle rétorque, toujours avec la même sérénité : « Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ? » (vers 1526-1527).

On ne peut plus candidement, et plus **naturellement**, mettre en cause l'idée même de péché dans ce domaine. L'éducation absurde qu'on lui avait donnée l'avait maintenue dans une ignorance absolue des réalités physiques de l'amour, au point qu'elle demandait,

*Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille, (vers 163-164)*

Cette **innocence-bêtise**¹³ devait être, selon Arnolphe, la protection de son **innocence-vertu**. Mais voici qu'à la fin de la comédie apparaît, pour renvoyer tout le reste aux vieux débris, la vraie innocence de l'instinct naturel qui est l'innocence du plaisir. Comme de bien entendu, Agnès épousera Horace tandis qu'Arnolphe et ses théories seront expulsés de la scène.

¹³ Cf. notre expression « l'innocent du village » pour désigner un idiot.

On comprend que le scandale ait été grand. Dans la querelle qui s'ensuivit, les discussions portèrent d'abord sur d'autres questions, mais la « cabale des dévots » avait senti le danger et elle commence de s'organiser. Molière était trop au fait des courants d'opinion pour s'y tromper : dans la *Critique de l'Ecole des femmes*, à Monsieur Lysidas qui proteste contre les sermons d'Arnolphe en les traitant de « choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères », il fait répondre par son porte-parole Dorante : « Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites » (scène 6).

De vrais dévots : c'est qu'il en existe de faux et Molière, au cours de l'année 1664, écrit le *Tartuffe* pour leur dire leur fait.¹⁴

Car il faut bien se rendre compte que le personnage de Tartuffe est présenté surtout d'abord comme un empêcheur de danser en rond. Si, à la scène 1 de l'acte I, il fait l'unanimité contre la vieille M^{me} Pernelle qui est seule à prendre son parti, ce sont avant tout les **plaisirs** de la vie **mondaine** qui sont en jeu.

Lorsqu'en effet la mère d'Orgon estime que la conduite de sa bru « est tout à fait mauvaise » (vers 26), c'est que la jeune femme fait toilette :

*Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.*¹⁵ (vers 31-32)

et reçoit beaucoup :

*Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du Malin Esprit toutes inventions,* (vers 151-152)

¹⁴ Quel qu'ait été le Tartuffe de 1664 (nous ne le saurons sans cloute jamais avec certitude), il ne semble pas que, du point de vue qui nous intéresse, les versions de 1667 et 1669 aient apporté de grands changements.

¹⁵ C'est exactement le résumé des 2^e, 3^e et 4^e « maximes du mariage » qu'Arnolphe fait réciter à Agnès (*Ecole des femmes*, III, 2).

Et c'est bien sur ce terrain que Tartuffe exerce sa tyrannie morale. Pourquoi, demande la servante Dorine,

*Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête ?* (vers 80-81)

et le bouillant Damis, avide de s'amuser comme tous les jeunes gens de son âge, ne peut supporter qu'on l'en empêche

*Et que nous ne puissions à rien nous divertir
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir,* (vers 47-48)

A tous les faux dévots dont Tartuffe lui semble être le type, voilà ce que Molière ne pardonne pas : si on les écoutait, c'est toute la vie de société et ses plaisirs que l'on devrait condamner. Mais heureusement, nous dit-il par la bouche de Cléanthe, les vrais dévots ont des idées plus sages.

Dans le *Tartuffe* en effet, Molière entend opposer deux conceptions du christianisme ; l'une, qu'on nous présente comme n'étant qu'odieuse hypocrisie, se réclame de la tradition et se caractérise par son intransigeant rigorisme, tandis que l'autre, « humaine » et « traitable », fait sa large part aux divertissements et à la joie de vivre.

Une récente étude de Jacqueline Plantié¹⁶ voudrait prouver que Molière a choisi saint François de Sales pour cautionner sa théorie de la vraie dévotion compatible avec la vie mondaine. Certains rapprochements sont en effet intéressants, mais il n'en reste pas moins que Molière, volontairement ou non, a triché.¹⁷

Prenons le seul exemple de la danse. Il est parfaitement exact que l'évêque de Genève n'interdit pas absolument la fréquentation des bals lorsque la nécessité des conventions l'exige. Mais il suffit de se reporter au texte de *L'Introduction à la vie dévote* (3^e partie, chap. 33 et 34) pour constater qu'il y demande une retenue, une maîtrise de soi et finalement un renoncement intérieur plus exigeants encore qu'une simple

¹⁶ Jacqueline Plantié, *Molière et François de Sales*, in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, sept.-déc. 1972, pp. 902-927.

¹⁷ Cf. dans le même N^o de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, l'article de John Cairncross, « *Tartuffe* » ou *Molière hypocrite*, pp. 890-901. Pour l'auteur, le double jeu de Molière serait parfaitement conscient.

abstention ; et au retour du bal, comme on ne peut pas ne pas y avoir pris malgré soit quelque goût, il importe grandement, dit-il, de se désintoxiquer l'âme.¹⁸

Sous l'apparente conformité de quelques formules, un abîme sépare la pensée de Molière de celle de saint François. Les « vrais dévots » de Cléanthe-Molière sont un mirage ; des sages peut-être, mais certainement pas des représentants d'une morale authentiquement chrétienne : on ne peut servir Dieu et le monde (le monde qui fait du plaisir sa raison de vivre) et l'évangile ne connaît pas cette « dévotion traitable » (vers 390) qui vit de compromissions.¹⁹

« Il faut parmi le monde une vertu traitable. »

On croirait que c'est le *Tartuffe* qui recommence. En fait, nous sommes dans le *Misanthrope* et c'est Alceste dont la « grande raideur » s'attire, au vers 149, cette amicale remontrance de Philinte.

Voilà des années que Molière se bat en faveur de la vie de société. Or, en 1666, sans crier gare, il donne au public une comédie où cette même vie mondaine est analysée avec une cruelle sévérité.²⁰

¹⁸ Citons brièvement : « Je dis qu'après les danses il faut user de quelques saintes et bonnes considérations, qui empêchent les dangereuses impressions que le vain plaisir qu'on a reçu pourrait donner à nos esprits. » Or voici la première de ces considérations : « A même temps que vous étiez au bal, plusieurs âmes brûlaient au feu d'enfer pour les péchés commis à la danse ou à cause de la danse. » Et la quatrième : « Notre Seigneur, Notre Dame, les anges et les saints vous ont vue au bal : ah ! que vous leur avez fait grande pitié, voyant [= lorsqu'ils voyaient] votre cœur amusé à une si grande niaiserie, et attentif à cette fadaïse. »

¹⁹ On comprend bien que cette conclusion n'entend nullement défendre Tartuffe, mais montrer simplement que c'est la morale chrétienne que Molière bafoue en la dénaturant et la prêtant à un hypocrite qu'il a par ailleurs chargé de vices repoussants, alors que ce qu'il lui oppose sous le nom de vraie dévotion n'est qu'une sagesse tout humaine.

²⁰ Cf., dans le N° de la *Revue d'histoire littéraire de la France* déjà cité, le pénétrant article de Jean Mesnard, « *Le Misanthrope* », mise en question de l'art de plaire, pp. 863-889. Les pages qui suivent doivent beaucoup à cette excellente étude.

Certes, Alceste est le rôle comique de la pièce et sa parenté avec les Gorgibus, Sganarelle, Amolphe, etc., a été maintes fois soulignée. Ses colères, son intransigeance, ses prétentions à avoir seul raison contre tous, comme aussi les démentis que lui donne la comédie en consacrant son échec, tout cela en fait le frère de ceux que Molière a moqués jusqu'alors.

La différence cependant est grande : ridicule mais attirant, toujours en train de gronder et de pester mais forçant la sympathie de tous à l'exception des sots (Oronte et les petits marquis), il n'a rien du grotesque d'Arnolphe ou de l'odieux de Tartuffe. Un seul indice, mais caractéristique : la comédie expulse normalement les gêneurs, tandis qu'ici, lorsque Alceste veut se retirer de lui-même, on s'efforce de le retenir ; et lorsqu'il est parti, les derniers vers de la pièce annoncent qu'on va le rechercher et l'empêcher de s'enterrer dans la solitude.

La solitude. Nous y voici enfin. Le *Misanthrope*, qui est une étude de la société la plus brillante, est aussi, paradoxalement, la comédie de l'homme isolé. A l'exception d'Eliante et, jusqu'à un certain point, de Philinte, tout le monde est seul dans l'univers des salons aristocratiques.

Les marquis d'abord. Ils sont deux et pourraient apparemment constituer une petite société à eux seuls. Mais Molière les a faits tellement ressemblants qu'en se regardant ils ne voient que leur propre image. Enfermés pour le reste dans leur vanité personnelle, victimes de « ce grand aveuglement où chacun est pour soi » (vers 968), ils ne tolèrent des autres qu'une admiration qui les renvoie à la fausse image qu'ils ont d'eux-mêmes. Incapables de donner quoi que ce soit, incapables également de recevoir autre chose que des flatteries, ils sont privés, même si leur sottise les empêche de le savoir et d'en souffrir, de tout contact vrai avec ceux qui les entourent.

Oronte est dans le même cas, avec en plus cet appel à la sincérité d'autrui (vers 299-305) sans laquelle tout éloge est vain et toute amitié mensonge. Or les règles de la politesse qui régissent les rapports sociaux font, des compliments et des démonstrations amicales, des obligations plus fortes que le respect de la vérité. Oronte ne peut, malgré ses protestations, échapper au cercle de mensonge où l'isolent les conventions. Ou si la sincérité maladroite d'Alceste lui offre une issue, sa vanité l'empêche d'en saisir la chance.

Arsinoé, flétrie avant le temps et privée des hommages masculins, s'est réfugiée dans la pruderie. Feignant de délaisser un monde qui la délaisse, elle veut croire « que l'on a des amants quand on en veut avoir » (vers 1024) et qu'elle pourrait être aussi entourée que Célimène

si elle consentait aux mêmes compromissions. Se faisant de nécessité vertu, elle masque son abandon sous les apparences du renoncement :

*Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude,* (vers 861-862)

Mais l'aigreur du fiel qu'elle distille laisse assez deviner l'amertume de son âme solitaire et desséchée.

Célimène, apparemment, n'a pas à se plaindre : sa maison, où se situe l'action de la pièce, ne désemplit pas, et outre les quatre soupirants que nous montre la comédie, on en devine bien d'autres. Et pourtant, lorsqu'au cinquième acte tous l'abandonnent ou la rejettent et qu'elle se retire seule dans ses appartements, ce n'est que l'expression visible de son état spirituel. En effet, malgré cette cohue de galants qui se pressent autour d'elle, comme déjà elle était seule auparavant, condamnée, pour plaire à tous et se faire aimer de tous, à ne jamais choisir et donc à ne jamais aimer. « La solitude effraie une âme de vingt ans » (vers 1774), dit-elle, pour justifier son refus de suivre Alceste dans son désert : mais sa vie mondaine, étourdie d'hommages et grisée d'adulation, ne cachait la solitude de son âme qu'au prix d'un aveuglement inconscient.

Si Philinte et « la sincère Eliante » (vers 215) échappent à l'isolement, c'est qu'ils sont capables de s'oublier eux-mêmes au profit des autres. L'amitié de Philinte pour Alceste, malgré les rebuffades qu'il en essuie à tout propos, est remarquablement fidèle et désintéressée : ne va-t-il pas jusqu'à lui conseiller d'épouser la femme dont il est lui-même épris parce qu'il pense que son ami y trouverait le bonheur ? Eliante, pour sa part, est toute bonté et indulgence. On serait presque tenté, à son sujet, d'évoquer le chapitre 13 de la première Épître aux Corinthiens : « elle excuse tout, elle croit tout, elle n'est pas envieuse, elle est serviable, elle ne cherche pas son intérêt ». A l'exemple de Philinte, alors qu'elle aime Alceste, elle ne tente rien pour le détacher de Célimène, mais cherche au contraire à les réconcilier. Eliante et Philinte, par leur décision de se marier, formeront la seule société vraie que l'on rencontre dans le *Misanthrope*.

Mais ces deux personnages restent malgré tout assez pâles et tous les feux de la rampe sont braqués sur Alceste. La misanthropie de ce personnage, que Molière a voulu ridicule mais pour lequel il n'a pas pu dissimuler son estime et sa tendresse, n'est que le fruit d'un amour déçu. Refusant de vivre dans la facticité et le mensonge de la politesse, il cherche la rencontre des cœurs dans la transparence et la sincérité (vers 35-36, 69-70). Mais vainement : « On ne voit pas les cœurs » (vers 1116), sans compter que chacun, volontairement, se couvre d'un masque (vers 72, 125). Il lui prend dès lors l'envie

De fuir dans un désert l'approche des humains, (vers 144)

Ce qui est en cause à ses yeux (aux yeux de Molière), c'est bien la société du XVII^e siècle. Sans cesse reviennent des expressions telles que *notre siècle* (vers 154), *les mœurs d'à présent* (vers 220), *les vices du temps* (vers 234), *au siècle d'aujourd'hui* (vers 1165), *au siècle où nous sommes* (vers 1485), *les hommes de notre âge* (vers 1545), etc. Et ceci est le fait de Philinte aussi bien que d'Alceste ; l'un et l'autre opposent les *vertus des vieux âges* (vers 153), au *vice du temps* (vers 1760).

Et voici donc maintenant que la fréquentation du monde, que nous avons vu être une école de vertu²¹, devient celle de tous les vices ; l'honneur, qui devait être le ressort de la vertu (*Ecole des Maris*, vers 169) y est impraticable et il ne reste qu'à

... chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté, (vers 1805-1806)

Le *Misanthrope* consacre bien, d'une certaine façon, la faillite de la vie sociale.

« Le Port-Royal est une Thébaïde ; c'est le paradis ; c'est un **désert** où toute la dévotion du christianisme s'est retirée. [...] Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine **solitude**, dont j'avais tant ouï parler ; c'est un vallon affreux, tout propre à faire son salut. » Ainsi écrivait M^{me} de Sévigné à sa fille.²² Désert et solitude, ce sont les maîtres mots d'Alceste.

M^{me} de Sévigné les associe à la **dévotion** et au **salut** : le désert de Port-Royal est celui de la Thébaïde où se retiraient les anachorètes des premiers siècles chrétiens. On se doute qu'Alceste pense à tout autre chose : le désert est pour lui simple fuite des hommes, et nullement recherche de Dieu²³ ; rien d'autre que la province et la campagne, telles que les évoquaient les comédies antérieures par opposition à la vie parisienne. Comme c'était le cas pour Célimène, l'isolement auquel Alceste se voit condamner n'est que l'expression matérielle d'une solitude spirituelle qui durait depuis toujours, et par sa faute.

²¹ Molière lui-même renvoie à son œuvre antérieure, comparant Alceste et Philinte à « ces deux frères que peint l'Ecole des maris » (vers 100).

²² Lettre du 26 janvier 1674.

²³ Sur l'expression « pur amour » employée par Alceste au vers 762 et sur un certain arrière-goût de christianisme dans le *Misanthrope*, voir cependant J. Mesnard, article cité, p. 888.

En effet, plus que des colères ou des bouderies puérides, plus qu'une obstination à ne rien entendre (« Moi, je veux me fâcher et ne veux point entendre », vers 5), le vice profond d'Alceste est une hypertrophie du moi : « Je veux qu'on me distingue » (vers 63)²⁴. Il se prend en outre un peu trop facilement, et non sans ridicule, pour le centre où convergent les regards du monde et de l'histoire, parlant, à propos de son procès, des **yeux de l'univers** (vers 200) et de la **postérité** (vers 1544-1546).

Amour déçu par l'indignité de son objet, disions-nous de sa misanthropie. Peut-être vaudrait-il mieux parler de la déception de n'être pas aimé et de ce moi humain est de n'aimer que soi et de ne considérer que soi » notait Pascal²⁵, annonçant les considérations de La Rochefoucauld. Malgré sa grandeur morale, Alceste ne peut échapper à l'impérialisme du moi ni accéder à l'amour vrai. Par contre, ce n'est pas un hasard si, pour faire le portrait d'Éliante, sont venues spontanément sous notre plume les expressions de saint Paul parlant de la charité. Molière ne s'en était pas rendu compte et s'était délibérément tenu, avec le *Misanthrope*, sur un terrain areligieux.

La solution de son problème n'était ni le désert d'une solitude « laïque » à la mode d'Alceste ni les accommodements auxquels conduit le pessimisme éclairé de Philinte. Elle se trouvait ou dans une retraite vouée à la recherche de Dieu, ou, si l'on veut rester au milieu du monde, dans l'oubli de soi au service des autres.

Molière aboutit donc, sur ce plan, à un échec. Il dut s'en rendre compte, car il ne reprit plus jamais explicitement cette question.²⁶ Malgré tant de pensées généreuses et saines, il avait mal posé, comme le fit d'ailleurs presque tout le XVII^e siècle, le problème des rapports du christianisme avec la vie sociale. Rien d'étonnant à ce qu'il se soit enferré dans la voie sans issue dont témoigne le *Misanthrope*.

Joseph Vogel

²⁴ Cf. toute la tirade vers 41-64.

²⁵ *Pensées*, Br. 100 / Laf. 978. Il faudrait relire ici ce long texte en parallèle avec l'étude de La Rochefoucauld sur l'amour-propre (N^o I de l'édition de 1665, supprimé par la suite). On remarquera que l'année de la première édition des *Maximes* est précisément celle de la composition du *Misanthrope*. Sur tout ceci, voir J. Mesnard, article cité, pp. 878-881.

²⁶ A l'exception de la palinodie des *Femmes savantes*, œuvre qui d'ailleurs n'ajoute pas grand-chose à sa gloire.